



— Je serai toujours fier d'être la fille d'un honnête homme.

C'est pour cela que je pressai ton retour. — Mais il est temps que j'entre avec toi dans une explication complète à cet égard. Je réclame donc toute ton attention, tout ce qu'il peut y avoir de sérieux dans ta tête d'étourneau, car pour toi comme pour moi, il s'agit d'une affaire capitale.

XXI

ESTELLE

M. de La Tourette fit asseoir son fils en face de lui, et l'enveloppant d'un de ces regards froids et pâles, qui sont souvent les regards de l'accablement et de la désespérance, il lui dit d'un ton posé :

— Je ne sais pas, Gaston, si je suis parvenu à te convaincre que nous sommes ruinés?

— Mais si, mon père, répondit le jeune homme, ne recevant plus d'argent de vous j'ai bien dû vous croire.

— Et depuis un an, de quoi as-tu vécu ?

— De votre nom. Un marquis peut perdre son crédit, mais un créancier ne désespère jamais d'un fermier général.

— Je ne te demanderai pas le chiffre de tes dettes... cela n'aura d'importance que du jour où je pourrai payer. Le crédit ouvert aux fermiers généraux est illimité, et cela est raisonnable lorsque l'on considère qu'ils sont établis aux sources mêmes des revenus publics, et quand on ne pense qu'à leurs privilèges ; mais dans cette province toutes les prévisions sont déjouées. Ma frontière de Savoie est très difficile à défendre. Je soutiens depuis plusieurs années une véritable guerre contre les fraudeurs.

« Obligé d'augmenter sans cesse une véritable armée de commis à pied et à cheval, je ne parviens pas à sauver mes caisses du pillage et à arrêter l'entrée des marchandises prohibées qui s'étaient impunément en plein marché public. Mandrin me coûte cher ! Mandrin s'est conduit avec toi en galant homme... Il te le devait bien, mon ami, pour les millions qu'il t'a fait perdre. Nous le tenons enfin !... Mais trop tard.

« Les biens que je possède dans cette province sont régulièrement

dévastés... moissons enlevées, fermes brûlées... Ce qu'il me faut de chevaux, de mulets, est fabuleux. Enfin plusieurs années de prospérité ne suffiraient pas à relever mes affaires...

« Tu peux en juger toi-même, il est temps d'apporter remède à une pareille situation et d'être sérieux dans les affaires sérieuses. Le bandit Mandrin t'amuse. Il a contribué à ta ruine, et il va t'achever en t'enlevant la femme qui est aujourd'hui l'unique instrument de ton salut.

« Eh bien ! Gaston, ta conduite est toute tracée : Mandrin appartient au bourreau ; fais-toi aimer d'Isaure de Chavailles ou tout au moins parviens à l'amener et à la retenir près de nous.

— Très bien, fit Gaston ; mais il nous faut des millions, si je vous ai compris, et je n'ai jamais entendu dire que M^{lle} de Chavailles possédât une fortune aussi considérable.

— Je voulais d'abord, répondit M. de La Tourette, te faire comprendre que notre situation est désespérée ; je vais maintenant te dire comment M^{lle} de Chavailles est appelée à une fortune colossale, dont elle-même ne se doute pas.

« Il est nécessaire pour cela que je remonte à quelque vingt ans. Je venais de prendre la Ferme. Je trouvai à l'hôtel de la ferme le personnel qu'y avait laissé mon prédécesseur, M. Dubourgneuf. J'y fis peu de changements et seulement dans les emplois principaux où je voulais des créatures, des hommes à moi. Je gardai de même les petits domestiques, et parmi ceux-ci, dont je n'ai jamais su les noms, je remarquai tout d'abord un jeune homme qui servait de coureur. C'était un orphelin, le fils d'un marin provençal, beau garçon, et d'une physionomie si caractérisée qu'on n'aurait su l'oublier après l'avoir vue une fois ; le teint d'un créole, un front développé, des yeux de feu. Je remarquai chez lui une sensibilité extrême, et sous une apparente timidité une audace extraordinaire. On le nommait Julien Mirouël. Il avait d'environ dix-huit ans mais paraissait plus âgé et était d'une force peu commune. Comme sa conduite avait toujours été irréprochable, je le gardai à mon service et j'eus souvent à me féliciter de ses qualités de coureur et aussi de courrier. C'était un écuyer excellent.

« Ses camarades avaient pour lui une sorte de considération craintive. Il vivait à l'écart, n'était familier avec aucun d'eux et même, ce qui paraissait plus étrange en raison des ardeurs de son âge et de

son tempérament, se montrait réservé avec les femmes ; on eût dit qu'il en avait peur.

« Je me proposai de l'attacher à mon service personnel et j'en fis mon cocher en même temps que mon second valet de chambre, persuadé que dans nos voyages dans ce pays sauvage il me serait précieux par sa force, son intelligence et son adresse.

« Pendant un an ou deux tout alla bien. La ferme prospérait, l'argent rentrait. Mais j'eus le malheur de perdre mon frère Henri et je devins le tuteur de sa fille unique, qui vint habiter chez moi.

« Elle t'aimait beaucoup, Gaston, cette jeune cousine, et jouait souvent avec toi, mais tu étais trop jeune pour en garder le souvenir.

« Estelle, à seize ans, était une fille d'une remarquable beauté et d'un charme irrésistible.

« Heureusement, me disais-je, que dans notre bonne ville aux mœurs antiques, une jeune fille ne peut courir de grands dangers.

« Tout en songeant à la marier le plus tôt possible cependant, je lui donnai des maîtres pour achever son éducation assez négligée sous le rapport des arts d'agrément. Elle avait des dispositions pour la musique, je lui donnai un maître de clavecin. Elle eut le professeur de danse le meilleur que je pus trouver, enfin je lui donnai pour maître d'équitation Julien Mirouël.

— Ah ! ah ! fit Gaston.

— Tu pressens un danger ? demanda M. de La Tourette.

— Plus que cela, répondit son fils.

— Je n'en pressentis aucun, reprit le fermier général. Le sang, la naissance me semblaient établir entre eux une infranchissable distance. Ma mère aurait changé de chemise devant un valet ; pour elle un domestique était à peine un homme et j'ai été élevé dans ces idées-là.

« Chaque jour Estelle sortait à cheval accompagnée de Mirouël.

« C'était lui qui l'aidait à s'asseoir en selle, qui relevait ou descendait les courroies de l'étrier, qui lui mettait la bride en main, observait son attitude et ses mouvements pour les corriger. Et quand ils avaient couru pendant une heure ou deux à travers la campagne, souvent à la chute du jour, dans la belle saison, c'était lui qui la soutenait pour descendre de cheval.

« Jamais elle n'eut à se plaindre, ou du moins ne se plaignit de lui, pendant plus d'une année. Mais un jour, en rentrant, elle se cou-

cha avec une forte fièvre. Un médecin fut appelé et elle lui avoua qu'elle était tombée de cheval et s'était blessée à la tête contre une grosse racine. La contusion fut bientôt guérie et Estelle, moins gaie qu'autrefois cependant — je le remarquai bien — reprit ses promenades avec Julien... jusqu'à ce qu'elles devinssent impossibles.

— Ah! fit Gaston, la distance établie par le rang et la naissance avait été franchie.

— Le jour où elle était tombée de cheval.

— Était-elle réellement tombée?

— Oui, et c'est le saisissement douloureux qu'elle avait éprouvé qui l'avait livrée sans défense.

— Allons! c'est encore pis, selon moi, fit Gaston; la place ne s'est pas rendue et un lâche s'en est emparé par surprise. Votre Julien Mirouël était un gremlin.

— Soyons plus indulgent pour lui, répondit le fermier général. C'était un malheureux, ivre ou fou d'amour. Il s'élança au secours de la jeune fille, il la souleva dans ses bras; alors la passion, qui depuis longtemps le dévorait, le domina, éclata...

— Vous en parlez en philosophe, mon père.

— J'ai mes raisons, dit M. de La Tourette. Julien Mirouël ne peut être un lâche et un gremlin pour nous. Tout d'abord, je l'avoue, ton sentiment fut le mien. Mon premier mouvement fut d'assommer le coupable, mais il était absent; j'eus le temps de me calmer et aujourd'hui je me félicite de m'être conduit à l'égard de Mirouël avec modération. Je chargeai mon intendant de le congédier simplement. D'ailleurs la malheureuse Estelle lui avait pardonné. L'accident ne fut pas ébruité, mais comme le secret ne pouvait plus être gardé bien longtemps, je prétextai d'un voyage à Paris et d'une absence qui devait se prolonger plusieurs mois pour conduire Estelle au couvent. L'abbesse, touchée de mon chagrin...

— Et de votre générosité, interrompit Gaston.

— Peut-être bien. L'abbesse, dis-je, consentit à recevoir ma nièce jusqu'à sa délivrance et son parfait rétablissement. Quelques mois plus tard Estelle donna le jour à une fille qui fut envoyée au loin en nourrice, et je m'occupai de marier ma pupille. Je lui trouvai un brave gentilhomme qui du premier moment où il la vit, en tomba amoureux. Il l'aurait épousée sans dot, mais pour le con-

soler d'un antécédent qu'il était loyal d'avouer, Estelle lui apporta une dot de deux cent mille livres.

« Ce gentilhomme était M. de Chavaillles.

— Ah! fit Gaston. Et la fille de Mirouël c'est la petite née au couvent, M^{lle} Isaure.

— Tu l'as dit. Dès qu'elle eut fait sa première communion, Isaure fut envoyée au couvent où elle était née. M. de Chavaillles n'en entendit jamais parler. Sa femme seule alla voir l'enfant qui grandissait dans le mystère de la maison religieuse. Je m'abstins également d'aller la voir. La prudence l'exigeait.

« J'ignore donc absolument ce qu'est aujourd'hui Isaure de Chavaillles.

— Une beauté parfaite, repartit Gaston avec chaleur. Une personne d'une distinction et d'un esprit rares, digne de vivre ailleurs que parmi les rochers et les loups.

— Et cependant, dit le vicomte, éprise d'un chef de bandits?

— Je vous l'ai dit et je le crois.

— Étrange!...

— Vous ne connaissez pas Mandrin et je prétends que dans l'aristocratie dauphinoise vous n'avez pas un jeune homme à lui opposer.

— Alors à quoi sert l'éducation?

— A faire des machines humaines plus ou moins perfectionnées répondit le chevalier. Où la nature fait défaut, où le fond manque l'éducation en crée l'apparence. Chez Mandrin les qualités natives prévalent. C'est un capitaine d'aventuriers comme ce pays-ci en a tant vu.

— Ne t'y trompe pas : c'est un brigand. L'attentat de Saint-Géoirs n'est point son coup d'essai. Il aura à répondre de plus d'un assassinat.

— Je vois que vous n'êtes pas disposé à le relâcher une seconde fois.

— Si tu veux vivre, répliqua le vicomte d'une voix âpre, il faut qu'il périsse, car lui seul actuellement peut faire obstacle à ton mariage, et dans ce mariage est ton salut.

— Ah! oui, fit Gaston, la dot d'Isaure. Eh bien! dites-moi donc où vous l'avez découverte.

— Je vais te satisfaire, dit le vicomte.

« Julien Mirouël ayant quitté Grenoble se rendit à Marseille et

s'embarqua pour les Indes. Pendant quinze ans on n'eut point de ses nouvelles. Enfin je reçus de lui une lettre datée de Pondichéry. Il me demandait dans les termes les plus humbles des nouvelles d'Estelle et de son enfant. Je lui répondis dans des termes d'une froide politesse et je n'eus pas à me repentir d'en avoir agi ainsi... Mirouël, dans une seconde lettre, qui suivit de près la première, me remercia de lui avoir répondu, et m'exprima le plus vif regret du mariage d'Estelle. « Aujourd'hui, disait-il, par la fortune que
« j'ai gagnée et l'honorabilité qui s'attache à mon nom comme
« négociant, je crois que je n'aurais pas été indigne de devenir
« son époux. Je possède actuellement plus de vingt-cinq millions.
« Je vais rentrer en France; ma santé l'exige; et je consacrerai
« tout entier à ma fille Isaure le temps qu'il me reste à vivre. »

« Vingt-cinq millions! Tu as bien entendu, mon ami!...

« Je me suis empressé de le prier de descendre chez moi, et je l'attends.

« Vingt-cinq millions!... Allons-nous les laisser aller à des étrangers?... Mais tu ne réponds pas, tu n'as pas l'air de me comprendre!

— Si, répondit Gaston, mais j'en suis stupéfait. Vingt-cinq millions!...

— Es-tu converti maintenant? reprit le vicomte. Crois-tu que la partie vaille la peine d'être jouée?... Gaston, soyons sérieux, c'est notre existence même qui est en jeu. Mes projets ne te condamnent pas à épouser une femme ridicule, mais cette femme fût-elle repoussante comme une sorcière, tu saurais vaincre tes répugnances. Tu songerais que devant toi, tu n'as plus en perspective que la misère ou le suicide; tu aurais pitié de ton père qui ne t'a jamais rien refusé jusqu'alors et dont tu as contribué à épuiser le crédit.

— Oui, oui, fit Gaston avec énergie, c'est entendu; j'épouse Isaure.

— Dans une affaire semblable, il faut entre nous une entente parfaite, reprit le père, un seul plan de conduite, une seule volonté.

— Je vous obéirai.

— Très bien.

— Mais comment me rapprocher d'Isaure et m'en faire aimer? Comment écarter les poursuites judiciaires qui vont être dirigées

contre elle, si elles ne le sont déjà?... Comment enfin nous concilier M. de Chavailles?

— J'ai déjà réfléchi à tout cela, répondit M. de La Tourette, et nous allons en causer.

« Pendant ton séjour à Roquairol, as-tu fait la connaissance de quelque bon garçon qui puisse nous servir?

— Non; je n'ai là-bas que des ennemis.

— Moi, j'ai quelqu'un.

— Vous, mon père?

— Oui; j'ai l'individu qui nous a livré Louis Mandrin, un crétin de la montagne que l'on appelle Fifi la Grosse-Tête.

— Ah! c'était donc lui véritablement! Mais c'est qu'il est bien connu de la bande.

— Cela ne fait rien, repartit le vicomte; je sais qu'il possède lui-même des intelligences au château. Il vit dans des cavernes de fauves et en secret reçoit des secours de Roquairol. Il aurait voulu y résider mais il en a été chassé par Mandrin. Aussi nourrit-il contre le capitaine une haine mortelle. Ce crétin, protégé par la superstition des montagnards, rôde sans cesse autour de la forteresse, et en approche impunément. Son caractère est un mélange de férocité, de stupidité et d'astuce dont je compte tirer parti. Nous allons le voir. Actuellement il est à Grenoble. C'est par son intermédiaire que tu pourras correspondre avec Isaure de Chavailles.

« Tandis que tu t'occuperas de cette jeune fille, moi j'irai voir le mari d'Estelle, et Estelle également, avant qu'ils n'aient été cités et interrogés. Nous arrangerons une fable contre laquelle, en éloignant Isaure, viendront se briser toutes les déclarations de Mandrin.

« Je ne veux pas perdre une minute, car déjà Julien Mirouël est à Marseille; nous n'avons que peu de temps devant nous.

« Que lui répondre lorsqu'il arrivera et me demandera :

« Où est ma fille? »

— Je vais écrire à Isaure, repartit le chevalier.

— Que lui diras-tu?

— Que la maison de son oncle, M. le vicomte de La Tourette, lui est ouverte.

— Mais, ajouta le fermier général, qu'elle ne doit y venir qu'en secret, afin d'être à même d'y agir sans éveiller les susceptibilités de la justice.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.